

# La Justification de la France

Sous ce titre, "Ottawa Journal" a publié, le 9 du courant, un article dont nous croyons utile de donner la traduction, car il constitue un document du plus grand intérêt, qui atteste des sentiments que professent, nous avons raison de le croire, bon nombre de nos concitoyens de langue anglaise de ce pays.

Les armées de la France se concentrent sur le Rhin, se préparant à saisir la vallée de la Ruhr. Pourquoi? Que signifient les réparations allemandes et à quoi répondent-elles? Le rédacteur du "Literary Digest", qui récemment faisait le tour de la France et de l'Allemagne, nous fournit une réponse impressionnante. Il met en lumière un fait parfois resté obscur, que les réparations dont le paiement a été imposé à l'Allemagne n'ont d'autre raison que de rembourser les dommages qu'elle causa en attaquant et envahissant la France, et que, si l'Allemagne ne rembourse pas ces dommages, il faut qu'ils soient payés par quelqu'autre. Il déclare que "les régions dévastées constituent encore une formidable blessure dans le côté de la France exposé vers l'Allemagne, blessure en partie seulement cicatrisée, que virtuellement toutes les restaurations accomplies l'ont été jusqu'ici aux frais seuls de la France" et il cite ce sommaire si impressionnant du point de vue français présenté par "Le Matin" de Paris:

"Côté de la guerre pour la France: Sept départements dévastés, quatre-vingt-quatre pour cent de sa production de lainages, quatre-vingt-dix pour cent de ses aciéries, soixante-dix pour cent de ses sucreries de betteraves, cinquante-cinq pour cent de son énergie électrique, trente-cinq pour cent de ses charbonnages, quatre cents kilomètres de voies ferrées, la France, durant ces trois années: A dû payer \$7,500,000,000 pour relever ses ruines. Cependant, la guerre n'a coûté à l'Allemagne: Ni un pouce de territoire ruiné, ni une usine endommagée, ni un charbonnage détruit, ni une racine de betterave arrachée, ni un câble électrique détruit, ni un rail volé. Et l'Allemagne a payé en ces trois années un million et quart de dollars seulement."

M. Owen Wister, dont l'ouvrage "The Ancient Grudge" la classe comme l'un des plus sincères amis de la Grande-Bretagne en Amérique, professe la même opinion, mais la développe d'une manière plus dramatique encore dans son livre récemment paru, "Neighbors Henceforth".

En France, quatre mille villages ont été détruits, vingt mille usines détruites, cinq mille maisons réduites en poussière. En ce qui concerne la propriété privée, les Allemands ont détruit ou volé pour vingt et un mil-

liards de francs, en outre des très barbelés et des tranchées, à la hauteur quarante-deux millions de mètres cubes de débris, et cela par un peuple qui a eu un million trois cent quatre-vingt-cinq mille hommes de tués au feu, soixante-neuf mille plus la pour aider à rebâtir, pas plus d'ailleurs qu'un bon nombre des deux millions et demi de blessés. Environ trois et demi pour cent de toute la population de la France a été tué. Si nos pertes avaient été proportionnelles, les 2,084,000 soldats envoyés en France et 1,000,000 de ceux restés ici auraient été tués.

Avant que de condamner la France, avant de céder à l'opinion grandissante que les Français sont chauvins et impérialistes, et qu'ils visent à jouer le rôle de la Prusse en Europe, il est bon de se rappeler ces choses.

Economiquement, politiquement, même au point de vue militaire, la France peut avoir tort, elle peut suivre une tactique pleine d'incalculables dangers pour l'Europe, mais n'allons pas dénigrer ses motifs ni prétendre qu'elle n'est point justifiée d'agir ainsi.

Il ne saurait non plus suffire de critiquer la France, comme certains le font, parce qu'elle refuse d'accéder au plaidoyer de l'Allemagne, alors que la Grande-Bretagne y accède. La réponse ressort du fait que la Grande-Bretagne, par la nature même des faits, a obtenu de façon presque automatique satisfaction, en ce qui concernait ses réclamations, d'après le traité. La puissance navale allemande a été détruite; la flotte marchande allemande saisie; les croiseurs allemands cédés; le droit spécial de l'Angleterre en Egypte, en Mésopotamie, en Palestine reconnu. Il ne reste plus de souffrance que sa part de l'argent à payer. Et comme la France a souffert infiniment plus que la Grande-Bretagne, cette part anglaise dans le total des réparations a été fixée à seulement 22 pour cent.

Fixée la France, en conséquence, la question des réparations est vitale; son besoin est plus pressant et la part qui lui revient plus considérable. La Grande-Bretagne a des motifs de se montrer moins anxieuse. Sa part est relativement faible; elle doute que l'Allemagne soit capable de payer en or; il est de son intérêt de voir renaitre le commerce allemand.

La vérité réelle, c'est qu'il est difficile de ne pas sympathiser avec la France. Elle demande seulement que l'Allemagne rembourse le coût des ravages allemands. Elle demande seulement que l'Allemagne paie tout bonnement ce que M. Lloyd George, M. Wilson et tous les chefs politiques, lors de la conférence de la paix ont déclaré être juste et de droit. En un mot, elle demande simplement que l'Allemagne exécute le traité de Versailles; et en dehors de tout autre considération, la mémoire des deux millions de Français, morts, leurs cendres mêlées à celles de nos morts à nous, devrait suffire pour nous empêcher de manifester toute hostilité ou mésestime envers son attitude.

# La Leçon du Cinema

Le père Martin était né à une époque où l'on était encore superstitieux dans nos campagnes. Aussi, il avait une peur sourde du diable et des revenants, et la pensée de l'enfer lui faisait courir des frissons sur l'épiderme.

Son neveu Dominique, dit "P'tit-Nique", songea à utiliser cette crainte pour le bien du vieux.

Quand nous disons "pour son bien", il faut entendre cette expression dans un double sens. Le père Martin était de plus en plus ivrogne, et travailler à le guérir de son péché était agir évidemment pour son bien. Mais en outre ce brave homme avait une bicoque et une terre dont P'tit-Nique espérait hériter un jour, si toutefois le vieux ne les buvait pas avant de mourir.

Or, sur ce point, P'tit-Nique n'était pas rassuré, car à plusieurs reprises déjà, le père Martin, lorsqu'il était en train de biberonner, avait parlé de vendre sa bonne terre, pour se procurer de quoi hiberner davantage.

—Sur qu'il la bazardera s'il continue à s'ivroger, se disait P'tit-Nique. Ainsi préoccupé pour le bien du père Martin, P'tit-Nique eut un soir une inspiration. C'était la fête patronale, et la place du chef-lieu était illustrée par quatre ou cinq baraques foraines, parmi lesquelles un cinéma ambulancier. P'tit-Nique s'étant arrêté pour lire l'affiche et écouter le boniment, apprit qu'on allait tourner ce soir-là un film fameux, merveilleux, mirobolant, incomparable, etc., qui faisait voir "l'enfer de Dante".

Dante? Ce mot ne disait absolument rien à P'tit-Nique. Mais celui allemand a été détruite; la flotte marchande allemande saisie; les croiseurs allemands cédés; le droit spécial de l'Angleterre en Egypte, en Mésopotamie, en Palestine reconnu. Il ne reste plus de souffrance que sa part de l'argent à payer. Et comme la France a souffert infiniment plus que la Grande-Bretagne, cette part anglaise dans le total des réparations a été fixée à seulement 22 pour cent.

Fixée la France, en conséquence, la question des réparations est vitale; son besoin est plus pressant et la part qui lui revient plus considérable. La Grande-Bretagne a des motifs de se montrer moins anxieuse. Sa part est relativement faible; elle doute que l'Allemagne soit capable de payer en or; il est de son intérêt de voir renaitre le commerce allemand.

La vérité réelle, c'est qu'il est difficile de ne pas sympathiser avec la France. Elle demande seulement que l'Allemagne rembourse le coût des ravages allemands. Elle demande seulement que l'Allemagne paie tout bonnement ce que M. Lloyd George, M. Wilson et tous les chefs politiques, lors de la conférence de la paix ont déclaré être juste et de droit. En un mot, elle demande simplement que l'Allemagne exécute le traité de Versailles; et en dehors de tout autre considération, la mémoire des deux millions de Français, morts, leurs cendres mêlées à celles de nos morts à nous, devrait suffire pour nous empêcher de manifester toute hostilité ou mésestime envers son attitude.

# L'ARCHEVEQUE R. RIVEIRO Y JACINTO



Mgr Julian Raymond Riveiro y Jacinto, archevêque de Nouvelle-Orléans, (à gauche), est à la Nouvelle-Orléans, l'hôte du Rev. Raymond L. Carr, (à droite) de l'église St. Patrick, rue du Camp. L'archevêque, qui parle admirablement bien l'anglais, est fort estimé par les habitants de ce diocèse.

de-vie, et son teint plus allumé encore qu'à l'ordinaire, annonçait qu'il n'en était pas à son premier verre.

—Tiens, c'est toi fixon! s'écria-t-il. Tu viens me payer la goutte? Justement je pensais à toi. J'ai reçu une bonne leçon l'autre soir, une leçon qui me profitera, et c'est à toi que je la dois... cette bonne leçon de l'enfer.

—Mais mon oncle, dit P'tit-Nique, il me semble que vous n'en tenez guère compte.

—Mais si, mais si! dit le vieux. Ecoute bien! Ces pauvres poivrots que nous avons vu poursuivre par ces diaboliques de flammes, ils m'ont troté trois jours entiers dans la cervelle, et je me disais: "Mon vieux Martin, ce sera bientôt ton tour"; car depuis cinquante et quelques années que j'ai buis plus que ma suffisance, il n'y a pas de rémission, je suis damné et bien damné. Alors, ma foi, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de m'habituer au feu, puisqu'il faudra brûler. Et après avoir bien réfléchi, voici ce que j'ai décidé ce matin. Jusqu'à présent, tu le sais, je me suis surtout occupé des choses de la vie, mais maintenant je vais laisser le vin et je le remplace par l'eau-de-vie. Elle a plus de feu, elle saura mieux m'apprivoiser avec l'enfer.

P'tit-Nique, la bouche béante, restait sans voix. Il comprenait qu'avec un vieux ivrogne ivre il n'y a rien à faire, et que le proverbe a toujours raison: Qui a bu boira.

Gravement, le père Martin se versa une rasade d'eau de feu.—Louis Mandin.

# CHOSSES DROLATIQUES

**UN PHILOSOPHE**  
Le juge.—Accusé, le jury va se retirer pour délibérer, avez-vous quelque chose à ajouter à ce qui vient d'être dit?  
L'accusé.—J'ai une prière à adresser à la Cour.  
Le juge.—Que désirez-vous?  
L'accusé.—Je demande à messieurs les jurés de bien vouloir dîner, tranquillement, avant de délibérer sur mon cas.

**SON REÇU**  
Peronnele, lui dit sa mère, porte cette lettre à la poste et voici trois sous pour l'affranchir.  
—Oui, maman. Une heure après sa mère la rencontrant dans la maison: as-tu porté ma lettre?  
—Oui, maman.  
—L'as-tu affranchie?  
—Oui, ah! à propos, il faut que je vous donne le reçu.  
—Quel reçu?  
—Et, mais celui des trois sous. Et elle tire de sa poche le timbre poste qu'elle aurait dû mettre sur la lettre.

**CHEZ LE PEDICURE**  
Il y a quelques années j'avais un cor, vous me l'avez enlevé et maintenant il revient. Comment cela se fait-il?  
—Oh! cela n'a rien d'étonnant, répond le pédicure. Depuis quelques temps c'est inutile ce que l'on entend parler de records.

# LA TOMBE DE CHOPIN

Après beaucoup de paroles, le silence s'est fait sur la réclamation tardive de la Pologne, qui voudrait reprendre au Père-Lachaise les cendres du plus inspiré des compositeurs et les rapprocher de son cœur que garde une église de Varsovie. Mais, depuis 1849, la dépouille de Chopin, recouverte d'un peu de terre polonaise, n'appartient-elle pas à ce coin sauvage et retiré, de la nécropole parisienne où se dressent les monuments de Lesueur, le vieux maître de Berlioz, et de Bellini, mort à trente-trois ans? Plus loin se lit le nom d'Eugène Delacroix, le meilleur confident de "son cher petit Chopin".

Henri Heine nous reste au cimetière Montmartre, Marie Bashkirtseff au cimetière de Passy; nous n'allons pas redemander à la Ville Eternelle Claude Lorrain, ni Poussin.

Il faut souhaiter que "les Amis de Chopin", que chaque automne ramène autour de leur président, M. Edouard Ganche, devant le médaillon modelé par Clesinger, soient entendus à temps pour empêcher cette translation malencontreuse!

# PAS SON CAS

En prenant le tramway vers six heures, un homme met un billet de travail dans la boîte, il va s'asseoir, puis il se met à rire tout seul. Les deux jours qui suivent, ce fut de même. Le quatrième jour, son neveu, qui le surveillait de loin et qui riait sous cape le vit, revêtu de sa veste neuve, prendre le chemin du cheffieu.

P'tit-Nique, intrigué, prit le même chemin une demi-heure plus tard et, arrivé au boug, il alla droit au cabaret où son cher oncle avait coutume de s'égarer. Le vieux était attablé tout seul devant une bouteille d'eau-

# SON GENRE-DE MORT

Un condamné à mort implorait sa grâce.  
—Quel genre de mort préféreriez-vous?  
—Moi, oh! je ne demande qu'à mourir de vieillesse.

# EVIDEMENT

Pourquoi le bon Dieu a-t-il créé l'homme avant la femme?  
—Mais, mon cher monsieur, avant de faire un chef-d'œuvre on fait toujours un brouillon.

# Le Refuge Macedonian

Sofia, octobre.—Nous avons quitté la bourgade bulgare depuis cinq minutes. Soudain, le fond vert d'un grand pré apparaît semé régulièrement de reliefs cubiques et rouges. En approchant, on croirait qu'une pluie bizarre vient de repandre la les cellules maçonnes et couvertes de tuiles. C'est le village neuf des réfugiés. Certaines constructions, bâties, n'ont encore que des pans de parois inachevés, quelques charrettes amènent des pierres de la montagne, d'autres apportent du bois.

Près de la légère fondation d'une de ces cabanes, le spectacle d'une famille nous arrête. La femme, aux traits rudes, a un teint de terre cuite. Elle est habillée de noir et de rouge sombre mêlés sa jupe est rapiécée. Elle herce silencieusement le dernier, enfoui dans une couverture suspendue à deux poteaux, comme un hamac au vent. Une petite fille avec sa robe longue qui descend jusqu'aux pieds, ple les nattes où la smala, la nuit, dort en plein air. Une autre, plus grande, arrive, une gerbe d'épis sur les bras, de glaner dans les champs. Mais l'air sombre de ces malheureuses nous interdit! La mère a le front soucieux et contracté des misères; le visage de l'aînée s'est teint au fond des yeux noirs trop creux; la petite maigreote semble ignorer ce qu'est un sourire. Aucune ne parle.

D'un tas de biques de terre séchée qui le cachait, l'homme surgit. Ses hardes sont d'un marron terreux. Ses culottes, larges au bassin, ont l'ample fond oriental qui descend aux genoux; elles s'amincissent en moulant le bas des jambes. Autrefois, Ivano avait, enroulées autour des mollets, d'épaisses bandes de laine blanche, mais les lambeaux en sont tombés avec le temps. Pauvre, aujourd'hui, il n'a plus ni chemise, ni linges. Son poil velu apparaît dans l'échancrure des "tsarvolis" indigènes; figures-voies une semelle sans tige, débordant largement le pied; le bord libre, tout autour, est alors relevé sur le pied par un lacet qui ressemble le cuir en serrant les œillets sur la cheville enfoncée. Ivano est coiffé d'un bonnet noir de peau de mouton qui a la forme d'un cylindre plat.

Cet homme est maigre et son corps est noueux. La fourrure du bonnet, les sourcils touffus, les cheveux bruns et la barbe encadrent deux yeux noirs. Au fond des orbites profondes et fiévreuses, leur flamme sombre brille, intense. En regardant Ivano plus longtemps, nous apercevons sous la broussaille hirsute, les pommettes amaigries qui percent, et l'osature carrée de cette face.

Ivano, qui vient de disposer sur les autres, avec un peu de terre, une nouvelle brique, interromp son travail pour nous saluer. Dans son coup d'œil rapide, il a dû se demander silencieusement quels étaient donc ces étrangers. Il promène alors lentement son regard triste sur sa femme et ses filles sans toit, sur les pauvres hardes qui traînent, sur les matériaux qu'il vient d'amener là pour sa petite construction. Encore une fois toujours silencieux, furtivement, il nous regarde, puis se détourne.

Alors, sur l'une des profondes rides qui descendent du coin des yeux, une larme unique coule et rebondit sur les poils, où elle se perd... Ivano, qui a failli pleurer, reprend une autre brique et la dispose sur les autres silencieusement, et il ne nous voit plus.

Bai Ivano, tu as mené une vie extraordinaire de courage devant l'adversité. Tu as travaillé inlassablement. Tu as perdu presque tous ceux qui t'étaient chers. Tu as donné à ton pays ton sang et tes fils. Tu n'as plus un sou pour vivre. Et un kilo de pain coûte 2 francs bulgares vingt fois plus cher qu'avant guerre.

Je comprends ton courage fruste et silencieux. Quand tu as vu devant toi un occidental, tu as considéré ta famille en deuil, misérable et sans toit.

Puis, tu t'es détourné de nous, tu as vaincu tes larmes, tu t'es remis au travail et tu n'as compté que sur tes bras.—André Ott.

# LA CRISE DU LOGEMENT

Paris.—Trente mille familles de Paris qui étaient menacées d'être expropriées aux rigueurs de la température, la première quinzaine de janvier, leurs appartements ayant été loués par leurs propriétaires à des prix plus élevés, n'ont pas à s'inquiéter, du moins temporairement. Le Sénat a voté un projet de loi qui avait été antérieurement adopté par la Chambre des députés, donnant aux locataires jusqu'en juillet pour faire de nouveaux arrangements avec les propriétaires ou trouver de nouveaux logements. Cette dernière alternative présente encore de grandes difficultés. Il n'y a pas assez d'appartements à louer, ce qui est la cause de l'augmentation toujours croissante des loyers.

# L'IDIOT

Un monsieur pour aller chercher un livre de beurre, et un autre vingt-cinq sous pour un livre de fromage.

—Une heure après, le domestique revient: —Je vous demande pardon, monsieur, dit-il d'un air piteux; mais j'ai mélangé les deux vingt-cinq sous, et j'ai pu lequel est pour le beurre, et lequel pour le fromage.

# Les Chiens Aboient La Caravane Passe

Tous ceux qui trouvent que la France n'aurait pas dû aller dans la Ruhr ne manqueraient pas de grossir les incidents qui pourront se produire du contact des soldats français avec une population hostile.

Laissons prendre fait et cause pour ceux qui ont ravagé la Belgique et le Nord de la France, brûlé Louvain et Reims, puisque cela plaît à quelques-uns de prendre en pitié les assassins du Kaiser dans leur crime. Nous et nos amis resterons indifférents. Ne craignons pas qu'on reproche à nos soldats ce qu'on a le droit de reprocher aux hordes allemandes qui nous sont tombées dessus sans la moindre provocation.

Aussi, laissons marcher les choses et ne nous en faisons pas, ainsi que diaient nos Poulus. Ayons confiance dans les hommes qui conduisent la barque des destinées de la France; ils ont le coup d'œil sûr et la main solide.

En cette circonstance, usant de l'axiome bien connu, nous dirons: la fin justifie les moyens.

La France n'agit pas à la légère. Pendant plus de trois ans elle a attendu que l'Allemagne montre de la bonne volonté à remplir ses engagements. Cette patience n'a pas réussi. L'Allemagne croyant que c'était de la faiblesse a poussé la haine à bout. Puisqu'il a fallu en arriver là, nous irons qu'à tout. Si l'Allemagne doit en souffrir, ce sera de sa propre faute.

La France qui est opposée à la guerre est unanime à soutenir son gouvernement quand il s'agit de défendre son droit. Si ce serait la plus grande iniquité, car on laisserait plus longtemps souffrir la France des effets de la dernière guerre, alors que l'Allemagne s'enrichit. Cette iniquité est si grande, qu'elle donne le droit à la France d'agir ainsi qu'elle le fait.

Laissons s'apitoyer qui voudra sur le sort de l'Allemagne. Nous autres Français, nous ne pouvons oublier qu'elle nous a tué un million et demi de nos frères et fait des millions de veuves et d'orphelins. Avant de pleurer sur elle, nous permettra de pleurer sur les nôtres.—Léon L. Rev.

# LA PRESSE ET LA PRUDENCE

L'heure présente n'est pas une heure critique, M. Alfred Oulman écrit dans le "Petit Bleu" et souligne que la France n'est pas en danger. Dans des circonstances délicates comme celles que nous traversons, il n'est pas tolérable que des journaux, dominés par des passions internationales, dénoncent injustement l'impérialisme de la France, ou se fassent les défenseurs systématiques de l'Allemagne.

De même, il est dangereux que d'autres, n'obéissant qu'au désir d'être mieux renseignés que leurs confrères, publient, sans discernement, ou sans considérer le mal qu'ils peuvent faire, des nouvelles vraies ou fausses. Si avais, si sincère que soit leur patriotisme, ils peuvent, sans l'avoir voulu, commettre des indiscretions dont les conséquences risquent de provoquer de terribles complications, et de rendre plus difficile encore la tâche du gouvernement, qui, déjà, l'est beaucoup.

Les gages que nous voulons prendre doivent être pacifiquement acquis, et sans trouble. Mais en annonçant, ce qui d'ailleurs n'est pas toujours exact, que tel régiment va partir pour tel endroit, on peut faire beaucoup de tort. Donc la presse doit être prudente.

# POUR ASSOURDIR UNE SONNERIE

Si quelqu'un de la famille ou vous-même êtes malade à la maison ou si vous ne voulez pas être importuné par la sonnerie de votre téléphone, rien de plus facile que de l'assourdir. De cette façon, la personne malade n'est pas ennuyée et vous pouvez encore entendre assourdissement la cloche pour répondre à un appel. Vous faites dans une pièce un morceau d'étoffe d'un pouce de diamètre et vous passez dans les bords une ficelle pour bien nouer le petit capuchon sur le marquet qui trappe sur les deux cloches. Si on sonne, vous n'entendez plus qu'un bourdonnement. Quand l'étoffe est trop usée d'un côté, tournez le petit capuchon à l'envers.

# AUX AGORES

La colonie portugaise des Açores est prospère et le principal élément de cette prospérité est l'enorme développement pris par l'industrie de la broderie. Toutes les femmes de l'archipel brodent et des lages de huit ans arrivent à gagner 3 escudos par jour. D'autre part, l'élevage et l'industrie des produits du lait ont également pris un grand développement. La plupart des champs sont qu'autrefois la production locale du blé permettait une certaine exportation de céréales, en 1922 il a fallu importer du blé. Mais cette importation est due à la substitution des pâturages aux cultures et le fait intéressant à signaler c'est qu'aux Açores, les exportations ont été en 1921, et durant les 9 premiers mois de 1922, supérieures aux importations.

# VERS L'IDEAL

Nul ne peut, avec de l'or, acheter du bonheur, et les riches, souvent, en ont moins que les pauvres.

Les hommes ne cessent de proclamer cette vérité; ils la constatent ou ils l'éprouvent chaque jour, et, suprêmement illogiques, ils s'agitent toute leur vie, en une folle course, vers cet or décevant qui a tous les pouvoirs pour le mal et qui est impuissant à réchauffer et entretenir la petite fleur bleue que chacun porte au jardin de son âme.

Si de loin en loin, sur les routes où court la multitude de ceux que l'idole fascine, s'égare un être pour qui le lucre n'est pas tout, et qui apporte à la poursuite de l'idée, la passion que d'autres mettent à la recherche de la fortune, ceux-ci le traitent de fou, d'incapable ou de rêveur. Et quand ils ont prononcé ce mot de rêveur, c'est dans leur pensée, comme si le fond de l'injure avait été atteint.

Mais les rêveurs passent pourtant, le front dans l'azur, l'âme rayonnante de sérénité, car ils savent qu'ils sont en possession de la félicité la plus grande que la vie puisse donner, eux qui, intacte au fond du cœur, gardent leur foi en l'idéal, et s'en servent comme d'un filet pour retenir leurs folles ou saintes illusions en mal constant de mourir.

Le rêve est sacré. Toute vie lui doit un tribut, car rien de beau, ni de noble, ni de grand ne s'est accompli sans que d'abord ne l'ait conçu le rêve. Mais notre monde alourd et se sait plus entendre que la voix brutale de la matière; il se moque ou s'irrite d'une délicatesse dont il a peur parce qu'elle la généralité, d'une poésie qu'il s'est déshabitué de sentir et de goûter parce que, lentement, les cerveaux ont subi l'enlèvement du métal infâme et de tout ce qu'il broie et de tout ce qu'il tue.

Hier, j'ai vu, sur des lèvres sceptiques et très dédaigneuses, un sourire de petit dédaigneux, au passage de quelques jeunes vierges décidées à poursuivre jusqu'à l'ombre du cloître leur très haut idéal.

De ce sourire, quelque chose a souffert en moi. Pourquoi faut-il que l'âme de notre génération soit fermée à la noble beauté des choses qui durent éternellement?

"L'homme n'accomplit jamais," écrit l'abbé Coube, "qu'une partie du bien qu'il a rêvé à vingt ans; mais s'il n'a rien rêvé, oh! alors, vous pouvez dire que cet homme est inutile! Au contraire, s'il frémit à tous les souffles d'en haut, s'il s'exalte au récit des prouesses de ses pères, si des larmes silencieuses mouillent les pages qui lui racontent les hauts faits des martyrs ou des missionnaires, des paladins ou des croisés, des conquérants ou des explorateurs, s'il se promet de marcher sur les mêmes épines, de monter dans la même lumière et si, en voyant l'oiseau qui traverse l'espace, il gémit de n'avoir pas, comme lui, des ailes pour aller porter au loin le verbe libérateur, ah! saluez sa jeunesse, car il y a de elle l'étoffe d'un héros!"

Si l'âme de notre jeunesse est comme une terre stérile où le rêve ne peut germer ni fleurir, faudra-t-il donc désespérer à jamais de ceux qui s'avancent et nous poussent sur le chemin montant de l'existence? Rejetons donc vers les ardeurs premières qui nous ont exaltés, remuons en les cendres pour y chercher l'étincelle où s'allumera l'enthousiasme au cœur de ceux que nous avons mission de guider et d'instruire.

Enseignons-leur à aimer le rêve, parce qu'il est toute la beauté et toute la poésie de la vie, et, puisqu'il est aussi peut-être le seul monnaie dont se paie un peu de bonheur terrestre.

# ACCORD ITALO-CROATE

Fiume.—Un accord italo-croate vient d'être signé à Fiume pour le commerce des bois. Toutes les firmes du commerce du bois, tant italiennes que croates, ont adhéré avec empressement à cet accord qui va être soumis à la ratification de gouvernements respectifs.